



Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

2 | 2005

Varia

**Katell BERTHELOT, L'« *humanité de l'autre homme* »
dans la pensée juive ancienne**

Corinne Bonnet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/1554>

DOI : [10.4000/anabases.1554](https://doi.org/10.4000/anabases.1554)

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2005

Pagination : 259-261

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Corinne Bonnet, « Katell BERTHELOT, L'« *humanité de l'autre homme* » dans la pensée juive ancienne », *Anabases* [En ligne], 2 | 2005, mis en ligne le 01 octobre 2011, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/1554> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/anabases.1554>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Anabases

Katell BERTHELOT, *L'« humanité de l'autre homme » dans la pensée juive ancienne*

Corinne Bonnet

RÉFÉRENCE

Katell BERTHELOT, *L'« humanité de l'autre homme » dans la pensée juive ancienne*, Leiden-Boston, Brill, 2004, 304 p.

110 euros / ISBN 90 04 13797 1 ISSN 1384-2161

- Cet ouvrage issu de la thèse de doctorat de l'A. constitue un dyptique avec l'étude sur la *Philanthrôpia judaica*. Le débat autour de la « misanthropie » des lois juives dans l'Antiquité, recensé ici-même par P. Cordier. Ici, le propos se déplace du terrain apologétique au terrain philosophique et théologique, puisqu'il s'agit, dans les termes mêmes de l'A., d'aborder « la question de l'apparition et du développement de l'éthique humaniste dans la philosophie grecque (puis latine) et dans la pensée juive ancienne, à l'époque dite "du second temple" ». L'originalité de ce volume réside dans le fait d'élargir l'enquête sur le concept d'humanisme à d'autres civilisations que celles de la Grèce et de Rome et à s'interroger, en particulier, sur le rapport qu'entretient l'éthique judaïque avec les modèles philosophiques grecs et latins, Lycée et Stoa en particulier, mais aussi avec la matrice vétêrotestamentaire. Il s'agira donc de comprendre comment la culture juive « invente » une voie qui lui est propre en matière d'humanisme, entre hellénisation et fidélité aux traditions sémitiques. Le volume, qui comprend quatre chapitres précédés par une Introduction, fait utilement le point sur le concept d'humanisme, son importance pour l'époque des Lumières et au-delà son enracinement dans la notion grecque de *philanthrôpia* et latine d'*humanitas*.
- Dans le premier chapitre, l'A. traite du thème de la *philanthrôpia*, défini comme « la bienveillance éprouvée par l'être humain vis-à-vis de son semblable » et, plus

généralement, de la question des implications de l'appartenance à l'humanité dans les textes philosophiques grecs et romains. Le discours tourne autour des notions d'humanité, de solidarité, de parenté, de participation, bref de l'universalité de la condition humaine. En substance, les courants philosophiques considèrent le devoir de bienveillance tantôt comme une disposition naturelle de l'homme, tantôt comme un devoir « culturel ». L'A. envisage successivement la position des Pythagoriciens, de Platon, d'Aristote et de Théophraste, du premier stoïcisme, de la Nouvelle Académie, du stoïcisme d'époque romaine, de l'épicurisme et du cynisme. Tous préconisent de pratiquer la *philanthrôpia*, mais ils ne sont pas unanimement d'accord sur le caractère inné de cette qualité. Le lien social, en effet, pour beaucoup, se construit, même s'il trouve son origine dans l'amour propre de chaque homme pour lui-même, l'*oikeiôsis* des Stoïciens. La raison, autant que la vertu et le souci de marcher dans les pas de la bienveillance divine alimentent en outre la tendance naturelle à la solidarité humaine. Tendance qui, cependant, ne peut se manifester qu'envers les hommes capables eux-mêmes d'un comportement humain, sociable, donc régulé et juste : autant de critères hautement subjectifs.

- 3 Dans son deuxième chapitre, l'A. complète le tableau en prenant en compte la pensée juive et son paradigme de la nature ou de la condition humaine. Le nœud du problème semble être de mesurer l'influence éventuelle des conceptions éthiques grecques dans les œuvres des philosophes juifs. Le cas de Philon d'Alexandrie, examiné à partir de la p.118, est particulièrement riche de sens dans la mesure où il est révélateur de la permanence, au-delà des cadres de réflexion grecs, de modèles bibliques, par exemple celui de la division du monde entre élus et non élus, une division que Philon réactualise notamment dans l'opposition entre libres et esclaves. Ces derniers, en d'autres termes, font-ils partie de l'humanité (comme, auparavant les « nations » exclues de l'Alliance) ? Or, si Philon condamne sans détour l'esclavage d'un homme par un autre, il le fait essentiellement sur la base de préceptes éthiques issus de l'Ancien Testament. De même, les lois mosaïques rendent compte de sa vision « différenciée » des liens d'humanité (*philanthrôpia*) en fonction des types de parenté ou d'union. À cet égard, le lien par excellence est celui qui unit le peuple juif à son dieu, un peuple qui a le privilège de « voir » Dieu et qui possède par conséquent des vertus éthiques particulières, dérivant de l'observance des lois. On constate donc que, dans un tel système de pensée, la parenté universelle des hommes ne se trouve certainement pas en haut des hiérarchies morales. La parenté juive dans l'alliance avec Dieu, la parenté spirituelle entre les « justes » a toujours la priorité. La confrontation entre les conceptions de Philon et, par ailleurs, celles du Pseudo-Phocylide, d'une part, de l'auteur de *4 Maccabées*, d'autre part, permettent de bien cerner ce que la *philanthrôpia* juive doit, ou ne doit pas, à la philosophie grecque, à sa terminologie et à ses contenus.
- 4 Au chapitre III, l'A. envisage le paradigme de la création, c'est-à-dire les implications morales du fait que l'homme, selon le livre de la *Genèse*, est une créature de Dieu, ce qui constitue en principe un fondement majeur de la solidarité humaine. Comment, dès lors, les auteurs juifs de l'époque hellénistique interprétaient-ils les passages de la *Genèse* relatifs à la création de l'homme ? L'A. montre bien que la portée éthique du rapport de *syngeneia* entre l'homme et Dieu et son interprétation humaniste ne sont absolument pas primordiales et ne sont mises en avant que dans quelques textes, des « exceptions qui confirment la règle ». Un nouveau détour par la pensée de Philon permet de clarifier en quels termes la parenté homme-Dieu était conçue et se réalisait, indirectement et presque implicitement, par le biais de l'éthique de la solidarité. Mais,

au-delà du cas de Philon, il appert, de l'examen très approfondi des textes accompli par l'A., que « les limites de la portée éthique de la référence au récit de la création sont en fait dictées par les orientations idéologiques et théologiques de nos auteurs ». Ainsi le Siracide développe-t-il une vision dualiste de l'humanité, traversée par une ligne de partage entre pieux et pécheurs, en fonction d'un déterminisme divin.

- 5 Et encore, l'*imitatio Dei*, dérivant du paradigme de la création a-t-elle des conséquences quant aux principes moraux qui règlent les relations humaines ? « Comment être humain ? », se demande un des sages de la *Lettre d'Aristée*. Il s'agit de méditer sur la destinée humaine, sur la difficile et souvent douloureuse condition de l'homme dans le monde, sur la miséricorde divine qui doit inspirer la miséricorde humaine. D'autres textes juifs font écho au modèle de la *philanthrôpia* divine, à la « bienveillance » (plutôt qu'« humanité » !) de Dieu, dont l'homme s'inspirera pour devenir un modèle de justice et de modération. La lecture humaniste du paradigme de la création reste donc marginale et secondaire, dans la mesure où celui-ci concerne avant tout la relation des hommes à Dieu, et non des hommes entre eux.
- 6 Enfin, l'analyse est complétée par la prise en compte d'un passage crucial : *Lévitique* 19, 18 qui contient le célèbre adage généralement traduit par « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », mais qui pourrait aussi signifier, dans une perspective humaniste « Tu aimeras ton prochain (qui est) comme toi ». L'A. fait le point sur les problèmes de traduction de ce verset et en arrive à la conclusion que ce texte n'est pas d'inspiration humaniste, sinon potentiellement, ce qui explique sans doute que quelques rares penseurs d'époque tardive, issus des milieux rabbiniques, ont opté pour une telle lecture, dont il n'est pas aisé de comprendre les motivations.
- 7 En conclusion, entre hiérarchies naturelles, sociales ou religieuses et aspiration à l'égalité au sein du genre humain, la pensée antique, grecque, romaine ou juive, a attribué au concept de *philanthrôpia* des significations et des portées variées, tantôt divergentes, tantôt convergentes. Un des mérites de cet ouvrage est de montrer combien fluide est la situation à l'époque hellénistique et romaine où les courants de pensée se rencontrent, où les héritages culturels se renforcent et se croisent, donnant naissance à des systèmes éthiques mixtes et complexes. Existait-il, en définitive, une morale humaniste juive dans l'Antiquité ? Oui, certes, mais *sui generis*, relativement marginale et tardive.
- 8 L'ouvrage, très solide, d'une grande clarté et érudition, se termine par une bibliographie et plusieurs index.

AUTEURS

CORINNE BONNET

Université de Toulouse II-Le Mirail
cbonnet@sfr.fr